

Sébastien Cliche : *Self Control Room*

Sylvain Campeau

Numéro 103, octobre 2014, février 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72961ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

2368-030X (imprimé)

2368-0318 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Campeau, S. (2014). Sébastien Cliche : *Self Control Room*. *ETC MEDIA*, (103), 49–52.

Sébastien Cliche

Self Control Room

Sébastien Cliche, *Self Control Room*, 2014.
Vue partielle de l'installation. Photo : Sébastien Cliche.





C'est anecdotique, je veux bien. Mais tout de même ! Je suis allé plus d'une fois à la Galerie Articule, sur la rue Fairmount. Le hasard veut cependant que cela ait été toujours à vélo. Je m'y rendais cette fois à pied, pour voir l'exposition de Sébastien Cliche¹, et je n'étais pas sûr de ne pas me tromper de direction, ou de rue, toutes mes perspectives étant différentes. Ensuite, il y avait aussi le fait que c'était une décision de dernière minute et que je ne savais plus vraiment quand devait avoir lieu le vernissage. J'étais peut-être en avance, mais il n'y avait pas moyen de le savoir.

La porte d'entrée franchie, je n'étais encore sûr de rien ! Devant moi, il y avait une pièce de plexiglas installée de guingois sur un chariot de transport à

panneau. De l'autre côté, à ma droite, une boîte avait été laissée là, encore fermée. Rien pour indiquer que l'exposition était commencée ! Pourtant, le titre était bien visible dans la vitrine : *Self Control Room*.

Il fallait passer outre un mur pour enfin entrer dans la salle principale. Arrivé là, on pouvait voir une table de travail sur laquelle étaient encore éparpillés nombre de retailles, matériaux et outils. Dans un coin s'entassaient des boîtes et du matériel intact. À l'extrême droite de la pièce, élevée sur une table, une maquette reproduisait le lieu même où nous étions. Tout suggérait que le travail de montage n'était pas terminé. L'artiste allait surgir bientôt, surpris en plein travail. Des murs surajoutés se dressaient dans la

salle et semblaient dissimuler une autre pièce. Sous la forme d'un grand paravent octogonal, peint en noir, elle s'avancé dans la pièce et formait écran. L'artiste y était peut-être encore, à travailler et tout préparer.

Il fallait entrer là pour comprendre. L'exposition était bel et bien amorcée. Dans la salle que cachaient les murs, on pouvait apercevoir, enfin, la salle de contrôle dont le titre annonçait la présence. En plus de matériel technique et de feuilles qui permettaient des annotations, un projecteur montrait les images reproduites par des caméras que je n'avais pas remarquées, disséminées un peu partout dans l'espace que je venais de quitter. L'image se scindait en plusieurs carrés, comme il sied aux images de

Sébastien Cliche, *Self Control Room*, 2014. Vue en plongée de l'octogone. Photo : Sébastien Cliche.

surveillance. Quatre écrans d'ordinateur montraient aussi des images semblables. J'avais donc été pris en image, relayé d'une image à l'autre, et finalement amené jusqu'ici, pour me faire comprendre combien j'avais été mystifié dès mon entrée dans la galerie. Mais cela ne s'arrêtait pas là. Il y avait plus. J'avais devant moi un ensemble d'images filmées qui ne l'avaient pas toutes été en temps réel. Aux images de la maquette qui formaient un ensemble un rien confondant, analogon parfait de l'espace de la salle d'exposition, s'en ajoutaient certaines qui avaient été saisies en temps réel, alors que d'autres s'offraient avec un certain décalage. Si bien qu'il était difficile de décoder le tout. Une confusion certaine nous envahissait bientôt. D'autant plus qu'une

caméra surprenait les entrées de ceux qui étaient sur le point de pénétrer dans la pièce même où j'étais; je ne pouvais me retenir d'appréhender leur venue, alors qu'ils m'avaient sans doute précédé de quelques minutes, sinon de quelques heures, il n'y avait pas vraiment moyen de le savoir. Ou alors je les voyais sortir tout juste alors que je savais bien qu'ils avaient quitté les lieux depuis un moment déjà. Le tout créait évidemment une sorte d'incertitude quant à la présence, réelle ou non, immédiate ou passée, ou alors peut-être future, des visiteurs. On en venait à se questionner quant à la réalité de notre propre présence. Et pas seulement notre réalité de présence dans l'espace, mais dans le temps tout aussi bien. Étais-je vraiment là où je croyais être ? L'étais-je, en plus, au moment où je pensais l'être ? Le doute était d'autant plus permis que je me voyais sur projection, en train d'arriver, comme cela s'était passé il y avait quelques minutes à peine. Ces relais visuels jouaient à cache-cache avec notre propre présence comme avec le temps de celle-ci.

Évidemment, ce splendide jeu de cache-cache élevé à la puissance 10 rappelle les installations de Dan Graham. Lui aussi savait jouer de l'image-miroir pour créer des situations de confusion. Mais l'effort relevait plutôt d'un jeu formel, portant sur la place du spectateur et sur son rapport avec l'œuvre, comme avec l'architecture dans laquelle il était émergé. Il ne créait pas non plus ses installations dans le même environnement qu'aujourd'hui. Il n'y avait pas, en ses œuvres, il ne pouvait y avoir de références clairement évoquées avec la réalité d'une surveillance tous azimuts dont chacun d'entre nous peut être aujourd'hui l'objet. Si bien que nous vivons sans doute, avec *Self Control Room*, une expérience plus existentielle

que l'on pouvait sans doute le faire avec les travaux de Dan Graham. Nous sommes aujourd'hui, en tout temps, présences relayées, pouvant habiter, par tous ces médias que nous avons sous la main, en tous lieux, visionnant, écoutant et nous informant à l'aide de ces appareils électroniques des plus sophistiqués. Nous connaissons trop bien ces sortes de mutants téléportés qui hantent nos rues, parlant à un interlocuteur au moyen d'un ensemble écouteur-micro qui n'est pas immédiatement visible, craignant de voir déambuler à nos côtés l'un de ces agités, absents aux autres comme à eux-mêmes, parce que trop fortement médicamenteusement. Nous serons bientôt rassurés de voir qu'il ne s'agit pas de l'un de ces pauvres hères, mais d'un moderne tâcheron multi-

tâches, moins absent que téléprésent. Or c'est bien à ce spectacle travaillé que nous convie Sébastien Cliche, à cette téléprésence et à cette téléportation continuelle, apanage de nos présences téléchargées et distancées, dans l'espace comme dans le temps. L'effet est d'autant plus frappant qu'il met en cause l'intention qui a toujours été celle de l'effort artistique. L'artiste veut créer un analogon de son expérience sur terre, comme il voulait autrefois créer un analogon des merveilles originellement façonnées par Dieu lui-même. Il cherche à inventer un monde comme Dieu a lui-même imaginé le nôtre. Il recherche un effet de présence, des objets et scènes représentés de telle sorte qu'ils semblent d'origine, non pas copie, mais faire premier, *poesis* inaugurale.

Il en va donc comme si cette installation complexe mettait à jour une sorte d'angoisse existentielle. Notre condition humaine est précaire; elle s'inscrit dans un espace et un temps qui sont surtout limités. Cette frénésie de navigation sur les ondes numériques viendrait peut-être combler l'anxiété de ne pouvoir être *présent* (ou simplement être) sur cette terre suffisamment longtemps. Les nouveaux outils technologiques permettent une sorte de multiplication de soi, de nos manifestations et de nos interventions, prolifération de nos occurrences outrepassant lieux et temporalités. Nous sommes donc, d'une certaine manière, *surprésents*, capitalisant au maximum sur toutes les occasions d'être de ce monde. Ou, du moins, veut-on le croire. Mais est-ce que cette fureur de *présences* assure que l'être de ce que nous sommes peut aussi, du même coup, se représenter dans une certaine tangibilité en chacune de ces versions téléportées ? Peut-il espérer coïncider à chaque manifestation distante, à chaque médiation ? Depuis la salle de contrôle de cette installation, observant tous ces spectres agités arpentant encore des lieux où l'être n'est plus que souvenir, il est permis d'en douter. Les conjonctures par lesquelles se transportent des ersatz de présence n'assurent pas une réalité à chacune de ces présences. Elles les rendent plutôt hautement douteuses et contestables. La multiplication n'assure donc pas une plénitude de l'être. Cet être-présent téléchargeable et télériel a beau découpler les occurrences de ces présences, il n'apparaît pas en chaque instance avec une plus grande plénitude existentielle.

Qui plus est, il lui faut sans cesse être relayé pour pouvoir ainsi apparaître en maints lieux, presque simultanément. Il lui faut un œil presque divin, omniprésent et omniscient. Et il faut à cet œil des aptitudes qu'on pourrait qualifier d'omniscopiques. Un bref retour en arrière servirait peut-être à nous éclairer quelque peu. Dans les années 1970, Vito Acconci et d'autres ont innové en utilisant la propriété du temps réel que permettaient les nouvelles caméras vidéo. Ils élaboraient des œuvres en prise directe qui pouvaient donner lieu à une interaction immédiate et à des corrections constantes, explorant les possibilités de l'immédiateté de la représentation



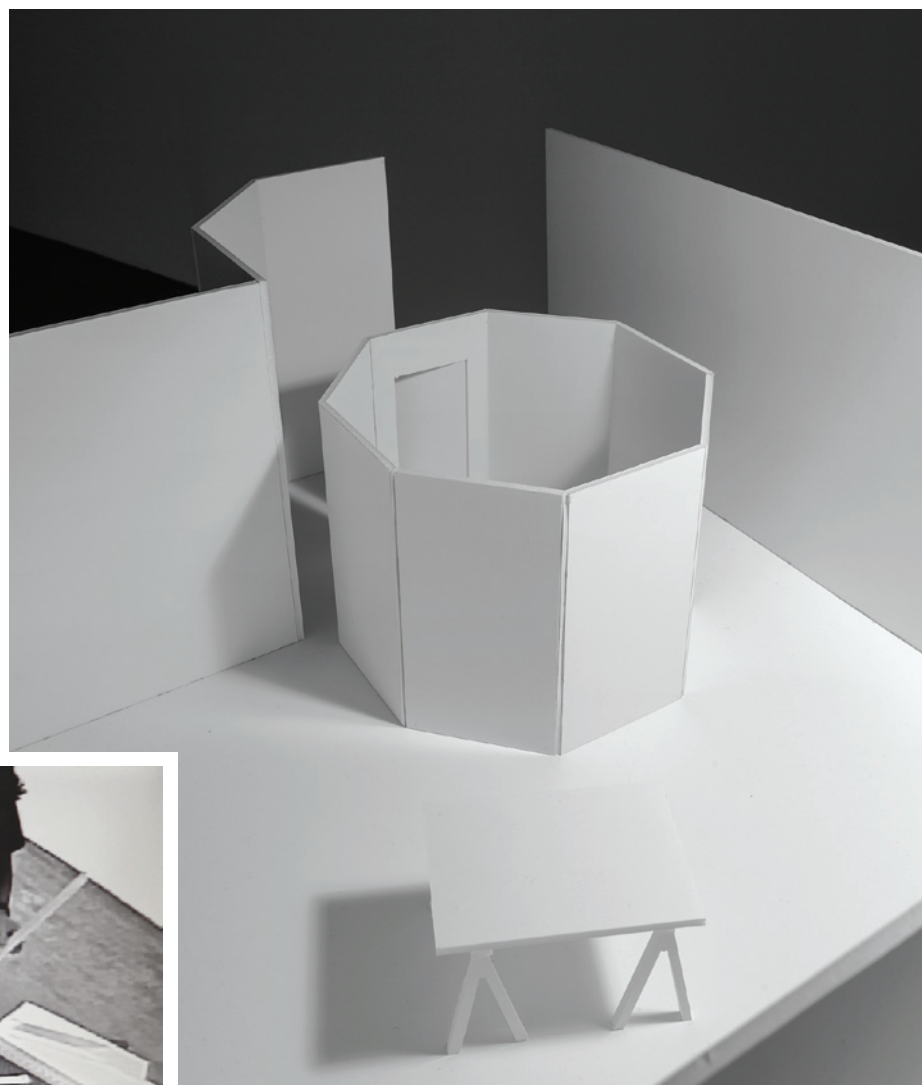
modalités par lesquelles l'être existe, révélé à lui-même dans la distance que lui oppose le temps. *Self Control Room* serait une sorte de forgerie existentielle. En cette installation, les images se perdent dans les couloirs du temps réaménagé au gré des apparitions des présences. Et l'être, partout repris et répété, se perd à trop vouloir affirmer ses occurrences.

Sylvain Campeau

1 L'exposition *Self Control Room*, de Sébastien Cliche, a été présentée à la Galerie Article, à Montréal, du 7 mars au 13 avril 2014.

Sébastien Cliche, *Self Control Room*, 2014.
Extrait de la projection vidéo. Photo : Sébastien Cliche.

et de la reproduction. Plus rien de tout cela ne nous apparaît très nouveau, ni très innovateur. Le jeu formel dont s'autorise Sébastien Cliche entreprend bien plutôt une sorte d'oscillation constante entre le fait d'être et de ne plus être, d'habiter réellement puis, par procuration d'images enregistrées puis réanimées, de se lover dans le temps présent de la présence, pour enfin ne plus être que déporté. S'agit-il d'une sorte de nostalgie de la présence pleine ? Ou est-ce un jeu pur et simple montrant qu'il est difficile de toujours coïncider à soi ? Il est plutôt évident ici que l'image n'est pas comprise comme pur mensonge, mais comme une autre des



Sébastien Cliche, *Self Control Room*, 2014.
Détail de l'installation. Photo : Guy L'Heureux.



Sébastien Cliche, *Self Control Room*, 2014,
image tirée des enregistrements de surveillance.
Photo : Sébastien Cliche.